

MADAME PERCENEIGE.—Dois-je vous rappeler les paroles... réellement trop flatteuses... que vous m'adressiez hier à table chez les Sautricot?..

DE PRÉPATOUR, feignant de chercher dans sa mémoire.—Les paroles... chez les Sautricot?... (A part.) Oui, j'ai eu la langue trop longue, hier, chez les Sautricot; je lui ai demandé sa main après le champagne!..

MADAME PERCENEIGE.—Eh bien, monsieur de Prépatour?

DE PRÉPATOUR.—Madame Perceneige... je... suis un honnête homme...

MADAME PERCENEIGE.—L'insolent qui m'attend en bas est... mon parrain, un être jaloux et féroce; mon propre parrain. Il m'adore.

DE PRÉPATOUR.—Il est dans son droit, et je ne puis que le féliciter...

MADAME PERCENEIGE.—Moi, je le déteste!—je ne consentirai jamais à devenir la femme d'un homme qui m'a tenue sur les fonts.

DE PRÉPATOUR.—Cependant?

MADAME PERCENEIGE.—Bref, en me voyant sorti d'une maison tierce au bras d'un inconnu, et d'un inconnu qui n'aurait aucune qualité pour me l'offrir, mon parrain, fou de rage, distillerait à l'instant même en venin mortel, qu'il irait répandre dans le sein de ma famille.—Je serai déshonorée!

DE PRÉPATOUR.—Non, madame, non!—Vous ne serez pas déshonorée pour cela, et votre parrain n'aura pas à mettre sa distillerie en activité de service.... Je vous offre mon bras; il est vailant et solide.

MADAME PERCENEIGE.—Point de bras, s'il n'est celui d'un fiancé.—N'inploriez-vous pas ce titre hier?

La voix de RISOTTO.—Le 52!—Il y a très longtemps que le n° 52 attend avec angoisse. Le 52!

DE PRÉPATOUR, à part.—Le 52! mais c'est mon numéro!—Il n'y a pas à hésiter. Si je reste, c'est une dent qu'on m'arrache. Si je sors, c'est une femme que je gagne.—Ma foi, tant pis!—Entre deux maux... (Haut.) Madame, j'ai l'honneur de vous supplier d'accorder votre main à Gaston de Prédapour. (Brusquement.) Votre main, madame, et fuyons.

MADAME PERCENEIGE.—Monsieur de Prépatour, voici la main de Léonida Perceneige, née Traïnefouille. (Elle lui tend la main.)

DE PRÉPATOUR, la lui baisant.—Née Trainefouille? (A part.) Alors, c'est la fille de l'habitué. Quel bonheur! j'enverrai ma future belle-mère se faire extirper des dents, quand j'aurai mal aux miennes. (Haut.) Léonida, je vous adore. Fuyons.—Voici le dentiste! (Ils sortent en courant.)

SCÈNE DIXIÈME.

RISOTTO, seul.—(Il entre par la porte de droite, sans faux favoris, en habit noir, une pince à la main, et appelle:) Le n° 52!—Personne?—Partis! tous les deux?—Plombage et hippopotame, je suis volé!!!

CHARADE

No. 5

Parfois elle m'amuse, et parfois je la crains. Ceci pour toi, lecteur, ne sera pas merveille, Si je te dis tout bas, oui, bien bas, à l'oreille; Son premier, son second, son tout, sont l'éminins.

ENIGME

No. 6

Si vous croyez que sans argent On saurait vivre content, C'est bien le comble du délice: Peut-on rien trouver de plus fou? Pour moi, quand je n'ai pas le sou, Alors je ne fais plus que rire.

Le mot de l'éénigme No. 3 est *St.*

Le mot du Logogriph No. 4 est Angleterre ou se trouvent Angle, terre.

FEUILLET DU "JOURNAL DU DIMANCHE"

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XX

LA LECTURE.

(Suite et fin.)

Cette sélicité qu'elle n'espérait plus, et qui succéda inopinément au sombre découragement dont elle s'était sentie envahie depuis plusieurs jours, révolutionna tout son être. Elle se demandait s'il fallait croire à la nouvelle qu'on lui apprenait, et elle avait la preuve manifeste que cette nouvelle n'était point illusoire, que la libération de Diégo ne pouvait plus être mise en doute.

Un bonheur si subit, au moment même où elle venait d'offrir à l'alcade le sacrifice de son amour, la déroulait, l'égarait, l'étourdisait.

Ce qu'elle ne comprenait pas, c'est que Gaspard, qui venait de sauver son fils, persistait à le repousser: ne lui avait-il point dit à elle-même, un instant auparavant, qu'il ne voulait pas voir Diégo?

—Maintenant, dit le curé en faisant trêve à ces réflexions, il reste un devoir à remplir. Allons remercier don Gaspard...

—Don Gaspard est ici, interrompit la jeune fille. Il vous attend au presbytère.

—Il m'attend. Viens, Diégo, viens, mon enfant. Ton père met le comble à sa bonté.

Il entraînait déjà le jeune homme quand Marie le retint par le bras.

—Don Gaspard ne veut voir que vous, mon oncle.

—Pourquoi?

—Je l'ignore, mon oncle.

—Je comprends. L'alcade aura voulu d'abord se réconcilier avec moi. Je suis bien sûr qu'il reviendrait de son erreur. Attendez-moi donc, mes enfants, je ne tarderai pas à vous appeler.

Quand le prêtre pénétra dans la pièce où l'attendait don Gaspard, il trouva l'alcade abîmé dans ses pensées.

Il alla vers lui et lui mit tendrement la main sur l'épaule.

Don Gaspard s'éveilla en sursaut, et, se levant, il jeta un regard vers la porte.

—Rassurez-vous, Gaspard, dit l'abbé avec douceur. Votre fils ne me suit pas. Il est au jardin avec les enfants,

—Avec les enfants?

—Il leur fait la lecture et l'instruction à ma place.

—Lui!

—Oui. Cela vous surprend. Votre fils était aveugle; j'ai fait pour lui ce que l'ange du Seigneur fit pour Tobie: je lui ai ouvert les yeux. Il a reconnu sa faute; il s'est repenti.

—Impossible.

—Pourquoi douter toujours, don Gaspard? L'alcade avait baissé les yeux.

—Votre fils est bon, il vous rendra heureux quand vous lui aurez pardonné. Si vous me le permettez je vais le faire venir.

L'abbé Juan arriva avec Diégo.

—Mon père! mon père! s'écria-t-il, et il éclata en sanglots.

Don Gaspard ne put résister à ce cri. Il s'était élançé dans le jardin.

Le père et le fils se tenaient embrassés.

Le curé debout, les mains jointes en actions de grâces pleurait.

Marie, l'œil fixe, semblait pétrifiée.

XXI

RÉVÉLATION.

—Pleure, mon enfant, dit l'abbé qui était descendu dans le jardin, les larmes sont le meilleur baume du cœur. Ta pauvre mère te regarde du haut du ciel et elle te bénit, car ses vœux sont enfin exaucés.

—Mon père, disait Diégo en tenant l'alcade étroitement serré contre sa poitrine, j'ai été coupable, bien coupable, mais vous avez tout oublié. Oh! merci! merci!

Don Gaspard avait déposé un long baiser sur le front de son fils.

—Ne parlez plus du passé, Diégo, dit-il avec douceur, une vie nouvelle s'ouvre désormais pour nous.

—Dieu vous écoute dit l'abbé. Il vous donnera la force de tenir vos promesses. Il assurera votre bonheur.

—Ce bonheur, nous vous le devons tout entier, monsieur le curé, répondit le jeune homme en serrant la main du prêtre avec effusion.

Don Gaspard s'était associé à cette démonstration.

—J'ai eu des torts envers vous, monsieur l'abbé, dit-il, et je m'en repens sincèrement. Voulez-vous me pardonner?

—Volontiers. Mais à une condition.

—Laquelle?

—C'est que vous me permettrez de vous demander pardon à mon tour de la vivacité de mon langage.

—Cette vivacité, c'est moi qui l'ai provoquée, monsieur l'abbé, en suspectant votre bonne foi. J'aurais dû mieux vous connaître, et rendre justice plus tôt à votre nièce, dont j'ai apprécié la bonté et la droiture avant de venir ici.

Il y eut un moment de silence.

Tout à coup, l'alcade prit un air grave:

—Monsieur l'abbé, dit-il, je vous demande la main de Marie pour mon fils.

La jeune fille avait tout vu, tout entendu; elle eut un cri et il lui sembla qu'elle allait s'évanouir.

Diégo se tourna vers elle, et, dans le regard qu'ils échangèrent, il lut toute l'ivresse de cette âme si douce et si pure.

—Je vous remercie pour Marie, señor alcade, dit l'abbé, je vous remercie pour Diégo et pour moi.

Et il étreignit la main que lui tendait Gaspard.

—Hâtons-nous maintenant, dit celui-ci, les recrues vont partir. Diégo sera remplacé...

—Sans doute; cet argent...

—Quel argent?

—Cette bourse que vous avez déposé entre mes mains pendant mon sommeil...

—Moi?

—Vous.

—Vous vous trompez, monsieur l'abbé... Je suis prêt à tout maintenant pour sauver Diégo, je ne l'étais pas avant mon arrivé ici.

—Alors, ce n'est pas de vous que vient cette bourse d'or?

—Non.

—De qui donc?

—Je ne sais.

A ce moment des cris partirent de l'extrémité de la route qui conduisait de la Chênaie à l'église. Tout le village escortait le sergent Robreno et les recrues.

Les hommes ne parlaient guère. Les femmes pleuraient abondamment.

—Pauvres enfants, disait-on, ils vont partir.

—Reviendront-ils?

—Qui sait?

—Diégo doit les rejoindre.

—Restons ici, nous verrons mieux.

Le curé, Marie, Diégo, Gaspard s'étaient rendus à la rencontre des arrivants.

Robreno marchait en tête du cortège. Il avait l'air martiale et se retournait de temps à autre pour donner un commandement.

Les soldats marquaient le pas derrière lui. A leur suite venaient deux jeunes paysans équipés pour la route.

Quand les regards du curé tombèrent sur les recrues, il tressaillit.

—Roch! mon chéri! cria-t-il. Ah! je comprends tout.

—Adieu, monsieur le curé, dit le sacristain, adieu Diégo, adieu Marie.

Il agita son mouchoir et poursuivit sa marche.

—Qu'est-ce à dire? s'exclama la jeune fille.

—Roch! où allez-vous? ajouta Diégo stupéfait. Le sacristain ne répondit point.

On était arrivé sur la place de l'église. Le sergent commanda de faire halte et de rompre les rangs.

Le curé s'était précipité vers l'orphelin.

—Roch, où vas-tu? dit-il avec trouble. Que signifient ce silence, cette attitude?

—Je suis soldat monsieur le curé, répondit le jeune homme avec calme.